

Népomucène-Louis Lemercier,
« *Réflexions générales sur l'invention* », préface aux
Essais poétiques sur la théorie newtonienne, tirés
de *L'Atlantiade*, poème inédit, Paris, Léopold
Collin et Didot jeune, 1808, p. 1-25

Édité par Stéphane Zékian

INTRODUCTION

L'histoire n'a pas été tendre avec la mise en vers de la théorie newtonienne entreprise par Népomucène Lemercier (1771-1840) au milieu du premier Empire. Tout au long du siècle, et jusqu'à nos jours, l'ouvrage sera certes régulièrement cité dans les histoires de la poésie. S'il n'est pas oublié, ce téméraire essai de poésie scientifique semble en revanche faire l'unanimité contre lui et il faut chercher longtemps avant de trouver, sinon un éloge, du moins un jugement frappé au coin de l'indulgence. Dès la monarchie de Juillet, on estime que Lemercier « ne savait pas suffisamment ce qu'il voulait enseigner¹ ». À son tour, René Ghil parlera plus tard d'un ratage : « l'intention est excellente, mais c'est tout, en cette inacceptable théogonie Newtonienne². » Même quand ils s'efforcent d'en éclairer les bons côtés, la

¹ Bernard Jullien, *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* [...], Paris, Paulin, 1844, tome I, p. 290.

² René Ghil, *La Tradition de poésie scientifique*, Paris, Société littéraire de France, 1920, p. 61.

plupart des commentateurs rendent pour finir un verdict sans appel sur « une entreprise qui fut une gageure et une erreur³ ».

Au moins dans son principe, le projet était pourtant moins absurde que ne le laissent penser ces condamnations en chaîne. Il est surtout instructif quant à la situation des poètes et aux perspectives qui s'offraient, à l'aube du XIX^e siècle, pour revitaliser un genre alors en voie d'essoufflement. Bien de son temps, il est porté par un fantasme de totalité qu'on retrouve chez nombre d'auteurs, poètes ou non, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le poème de *L'Atlantiade* s'insère en effet dans une tétralogie destinée à représenter les quatre principes illustrant, selon l'auteur, la grandeur et la fécondité de l'intelligence humaine. Ce tour d'horizon privilégie quatre points de mire : l'art de la guerre, la poésie, la législation et les sciences physiques, respectivement traités dans *Alexandre* (1800), *Homère* (1800), *Moïse* (1823) et, donc, *L'Atlantiade, ou la théogonie newtonienne* dont la version intégrale paraît en 1812. Ce dernier texte met en vers notamment la théorie de l'attraction, le système planétaire et la théorie des marées.

Dès 1808, et comme pour tester la réaction de la critique, Lemer cier livre une série de fragments donnant une première idée, au reste assez précise, du projet en cours. Ce ballon d'essai, intitulé *Essais poétiques sur la théorie newtonienne*, est alors précédé d'un exposé des motifs, mixte d'art poétique et de discours justificatif, dans lequel Lemer cier explique sa démarche et proteste de son respect pour les traditions antiques et classiques. Telles sont précisément ces « Réflexions générales sur l'invention », visite d'atelier d'un poète newtonien devançant les objections qu'une telle entreprise pouvait lui attirer. Nous assistons ici à la naissance d'une œuvre aux contours déjà très nets. Au plus près de l'intention première, ce texte est de surcroît dépourvu des développements souvent redondants qui viendront alourdir l'avant-propos de 1812.

Les réactions suscitées par les *Essais poétiques sur la théorie newtonienne* n'ont pas été aussi négatives qu'on pourrait d'abord le penser. Cette tentative, naïve si l'on veut, de traduction allégorique des grandes lois physiques mises au jour par la science moderne, aide même à discerner l'horizon d'attente commun à une partie non négligeable de la sociabilité lettrée. Car Lemer cier incarne, peut-être à l'excès, une tentation communément

³ Casimir-Alexandre Fusil, *La Poésie scientifique de 1750 à nos jours : son élaboration, sa constitution*, Paris, Scientifica, 1917, p. 89. Plus près de nous, voir aussi Édouard Guitton, *Jacques Delille, 1738-1813, et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 558.

partagée à son époque, celle d'une poésie épousant au mieux les avancées d'une science en plein essor. Les poètes de ce temps se trouvent de fait à la croisée des chemins. Comme le résume bien un journaliste en 1808 :

l'idée de ce poème paraîtra bizarre à quelques personnes, d'autres entreront dans les vues de l'auteur, et penseront avec lui que la poésie doit chercher à se tracer de nouvelles routes, et que dans le spectacle des cieux, dans les puissances physiques, et dans les phénomènes des mondes, elle doit rencontrer des créations inconnues, et peut animer par des fictions neuves les forces naturelles que les savants ont découvertes⁴.

Une plongée dans la presse du temps le confirme, cette allégorisation des forces physiques, à nos yeux bien incongrue, répondait à des attentes qui n'étaient pas propres à l'auteur. Le *Mercur*, par exemple, se montre plutôt bien disposé et réprovoque ceux qui tournent en ridicule l'ambition légitime d'un poète auquel ne sont finalement suggérées que des corrections sans conséquences majeures⁵. Ailleurs, on assure même que « les savants trouveront certainement dans ces fragments [...] une description satisfaisante des phénomènes de l'attraction. Cette description est d'une autre part assez animée pour que les gens du monde prennent intérêt à la fable dans laquelle elle se trouve placée⁶ ».

Lemercier respecte par avance le cahier des charges établi un an plus tard par Jean-Baptiste Biot. Sa quête d'un nouveau merveilleux, en particulier, procède d'un constat similaire à celui de l'astronome. La proximité revendiquée avec le monde des savants se traduit, dès la conception de l'ouvrage, par une collaboration effective avec des esprits plus versés que lui dans ces matières. Rappelons que Delille, en cette même année 1808, compose *Les Trois Règnes de la nature* avec le soutien actif de plusieurs savants renommés (dont Cuvier). Le projet de Lemercier procède idéalement d'une même fusion des compétences. Comme plus tard *L'Astronomie* de Pierre Daru⁷, *L'Atlantiade* bénéficie du concours bienveillant d'un homme de science, en l'occurrence le chimiste Louis-Jacques Thénard. Inégalement reçu parmi ses pairs, Lemercier se flatte de nombreux soutiens parmi les savants les plus prestigieux du moment. Pour faire taire les critiques, il brandira les cautions de l'astronome et mathématicien Lagrange, du médecin Dupuytren, mais aussi celles d'Alexander von Humboldt et de l'astronome Delambre : tous,

⁴ *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, mars 1808, p. 227.

⁵ *Mercur de France*, n° 345, 27 février 1808, p. 404-410.

⁶ *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 15 avril 1808, p. 419.

⁷ Voir, dans ce volume, l'article d'Hugues Marchal.

écrit-il avec fierté, « daignèrent louer la nouveauté de mon entreprise et l'invention de mes divinités allégoriques [...]. Les suffrages de ces hommes rares sont mes titres⁸ ».

À terme, ces titres joueront pourtant un rôle ambivalent. Ils accréditent en effet l'image d'une œuvre faite pour les savants, à l'exclusion du public ignorant les subtilités de la physique. « Je ne saurais m'étonner qu'une pareille œuvre ait charmé Laplace, lira-t-on plus tard dans la *Revue des deux mondes*; elle doit être assez du goût de M. Thénard, qui y a coopéré par ses conseils; mais il faudrait trop souvent que les traités du savant chimiste servissent de commentaire au poème⁹. » Tel est bien l'écueil sur lequel buteront nombre de tentatives analogues, le poème scientifique ayant la réputation de parler seulement à ceux qui savent déjà, qui plus est dans une forme antipoétique¹⁰. Plus grave, quand Lemer cier se présente comme le « disciple » des savants, il s'attire le reproche d'œuvrer, même sans le vouloir, à la satellisation de la poésie. Soupçon encore renforcé par sa volonté, ici explicite, d'importer en poésie « la méthode qu'on a prise dans les sciences pour les rectifier ».

En somme, celui qui croyait ouvrir une nouvelle carrière à la poésie tout en instruisant le public perdra sur les deux tableaux. De ce point de vue, sa poésie newtonienne résume autant l'ambition démesurée que l'échec annoncé d'un genre qui n'en sera pas moins massivement illustré tout au long du siècle.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

L'orthographe des noms communs a été modernisée. En revanche, le défaut d'accents et d'esprits dans la graphie des termes grecs n'a pas été corrigé. Nos interventions dans le texte sont placées entre crochets droits. Toutes les notes sont les nôtres.

⁸ Népomucène Lemer cier, *Moyse, poème en quatre chants*, Paris, Bossange, 1823, p. 228.

⁹ Charles Labitte, « Népomucène Lemer cier », *Revue des deux mondes*, tome XXI, 15 février 1840, p. 445-488, ici p. 479.

¹⁰ Voir Maurice Souriau, *Népomucène Lemer cier et ses correspondants*, Paris, Vuibert et Nony, 1908, p. 75.

« *Réflexions générales sur l'invention* »

Descartes osa tout mettre en doute pour tout examiner ; et quoique abusé par de nombreuses illusions, il porta la lumière sur une grande quantité d'objets. Si l'on ne croyait pas sur parole les opinions reçues, et que l'on soumit même les plus accréditées à un jugement rigoureux, plutôt que de les conserver aveuglément par une sorte de respect de tradition, on éviterait plus souvent les erreurs. La plus vulgairement répandue, c'est que l'étude des sciences dessèche l'imagination : ce qui les fait juger incompatibles avec la poésie. On aurait lieu de se convaincre, au contraire, que l'observation des phénomènes naturels est la source intarissable où l'esprit doit puiser, qu'une raison élevée est la base du merveilleux réel, et que les visions que se figure un cerveau vide sont moins frappantes que les vérités éternelles que se peint une tête bien remplie.

Si l'on compare les diverses inventions des poètes de l'antiquité, on reconnaîtra que les fables qui plaisent par-dessus toutes les autres sont celles qui ont pour fondement l'instruction présentée par l'allégorie. Ni les magiciens, ni les fées, ni les monstres, ne nous intéressent autant que les divinités, les demi-dieux, les nymphes et les géants ; pourquoi ? C'est que ceux-ci nous offrent l'image des puissances physiques et des grandeurs morales.

Si l'on se demande ensuite ce qui nous rend de jour en jour moins admirables les beautés de l'ancien Parnasse dont nous commençons à nous lasser, on se dira bientôt que Jupiter, Junon, Phébus, Vulcain, Mars et leurs enfants, ayant perdu chez nous les attributs que la doctrine des Grecs leur prêtait, nous les rangeons parmi les êtres chimériques, et que, n'étant plus pour nous les emblèmes des mystères de la nature, leur histoire nous attache moins, et se borne à nous amuser vaguement. Les peuples ayant acquis par leur civilisation un discernement plus éclairé, ont détrôné, dès cette époque, les descendants des Osiris et des Saturnes.

Frappé de ces réflexions, et méditant quelquefois sur le spectacle des cieux qu'ont franchis les Copernics et les Newtons, où Lagrange atteint le calcul de la double libration de la lune, et dont Laplace décrit la mécanique immense, j'ai cru que la poésie pouvait s'y tracer des routes, y rencontrer des créations inconnues, et animer par des fictions neuves les

forces naturelles que les savants ont découvertes. Ces cieux-là nous ouvriraient une carrière plus vaste que le vieil Olympe, et je ne doute pas que nos abstractions génératrices ne se transformassent aussi heureusement que celles à qui les Égyptiens et les Romains donnaient un corps et un langage dans leur mythologie.

Qu'on ne me soupçonne pas ici de méconnaître ou de déprécier les charmes de cette mythologie; nos maîtres lui doivent les grâces et le lustre de leurs plus beaux écrits: le témoignage des siècles atteste le prestige des fables riantes ou majestueuses qu'ils en ont empruntées; toute l'antiquité brille de ses allégories; leur éclat seul repousserait toutes les attaques; il nous éblouit encore dans les peintures modernes qui le réfléchissent, et m'a servi quelquefois à colorer mes esquisses premières. Loin de prétendre donc à combattre les fictions antiques, je veux signaler que je les admire en les imitant: on n'a jusqu'ici traduit que le style de leurs auteurs, j'essaie de traduire leur génie d'invention. Ce n'est point un sentier nouveau que j'ai l'orgueil de me frayer, c'est le chemin battu par Hésiode que je cherche à suivre¹.

Les premiers poètes ont conçu les lois primitives du monde, et leur art s'en est créé des déités: je tâche à rassembler les grands principes de nos connaissances et à les personnifier poétiquement. Assez longtemps les muses françaises ont décoré leur Pinde de richesses d'emprunt. Il ne suffit pas, à mon avis, que vous ravissiez aux anciens le secret de leur langage et de leurs sentiments pour leur ressembler; poussez plus à fond; dérobez-leur celui de leur création même. Notre poésie a cette innocente révolution à faire: plus on étudiera leurs ouvrages, plus on saisira cette idée; ils ne dissertaient pas en vers sur les choses, mais ils les vivifiaient pour les faire parler elles-mêmes. Ainsi, tout s'y expliquait par l'intervention des acteurs épiques, et rarement par l'écrivain qui semblait y cacher son esprit.

Pour peu qu'on soit attentif au dessein que je me propose, on s'apercevra que ce n'est point le désir puéril de singulariser mes conceptions qui m'engage à revêtir nos découvertes physiques de noms inusités; mais cet artifice me fournit le moyen de communiquer la chaleur et la passion au sujet de mes vers, et d'éviter l'embarras des mots techniques. Par-là je mets en action, et j'annoblis tout. Ce ne sont plus des axiomes que j'avance, ce sont des êtres qui entrent en scène, et dont les entretiens, les débats ou les accords expliquent les phénomènes de l'univers. Le ciel, le monde devient

¹ Hésiode, poète grec du VIII^e siècle avant J.-C., auteur de la *Théogonie*. Pour une édition récente, voir *Théogonie et autres poèmes, suivi des Hymnes homériques*, éd. Jean-Louis Backès, Paris, Gallimard, 2001.

le théâtre de l'épopée, et les principes moteurs en sont les Dieux. Si je n'eusse pris ce parti, qu'aurait produit le choix des objets que je m'efforce à transformer ? ou des déclamations didactiques en un poème sans divinités qui l'animent, ou le faux emploi de divinités vieilles dont les attributs auraient trop contrasté avec mes allégories nouvelles.

Me répliquera-t-on que la seule exposition des choses fondamentales eût pu soutenir et orner mes chants ? non, la dignité même de l'histoire, toute remplie des faits et des passions de l'homme, ne suffit pas encore à la poésie. Ne sait-on pas que le petit siège de Troye est plus fécond pour les muses que les grands destins de Pharsale² ? Les fastes les plus illustres sont stériles dans un poème, si le divin ne s'y mêle et n'engendre le sublime. C'est un faible appui pour l'imagination que ces génies moitié célestes, moitié terrestres, qu'on appelle *Fanatisme, Discorde, Foi, Vertus, Volupté, Grâces*, et qu'on immortalise sous tous les titres des affections humaines : le merveilleux qu'ils introduisent n'étonne jamais, et se traîne avec langueur. Je n'hésite pas à croire que cela seul a refroidi tant d'ouvrages modernes, estimables d'ailleurs par les ressources du goût et du talent, mais où manquait l'extraordinaire, qu'il ne faut pas confondre avec le bizarre. Ceux à qui les préceptes de Longin³ sont présents m'entendent bien.

On va m'objecter peut-être que des sujets simples et plus aisés à traiter s'offrent à la plume, sans qu'il faille, pour les développer, lutter contre la difficulté de traduire en poésie l'idiome des sciences graves que souvent la prose même éclaircit avec peine. Je répéterai que je ne le tente aujourd'hui qu'à l'exemple de ce qu'ont osé jadis les chantres grecs, nos modèles : je ne m'y hasarde qu'entraîné par les leçons d'Hésiode et d'Homère. Quels poètes ont propagé plus qu'eux les sciences de leur temps ? Leurs poèmes ne sont que des tissus d'actions allégoriques, et le sens profond de la plupart nous est même voilé par les âges : elles ont épuisé la patience de mille et mille érudits commentateurs. Si leurs belles fictions n'avaient renfermé des interprétations que nous n'y trouvons plus, on eût moins admiré leurs dieux que leurs héros : plusieurs des nobles fables de leur Olympe n'eussent été que de vains contes ou des rêves gigantesques ; peut-être la seule ignorance de leurs mystères jette-t-elle en notre intelligence les obscurités que nous rencontrons au milieu de toute leur splendeur ; car si les mariages, les amours, les

² Comparaison implicite entre Homère et Lucain (39-65 après J.-C.), auteur de *La Guerre civile*, communément appelée *La Pharsale*, épopée relatant la bataille qui éclata, en 48 avant J.-C., entre César et Pompée.

³ Voir Longin, *Traité du sublime*, traduit par Boileau, éd. Francis Goyet, Paris, LGF, 1995.

querelles, les combats, les blessures des immortels, nous paraissent étranges ou inexplicables, c'est que nous ne savons à quelles idées l'ordre de ces tableaux s'attachait : ce qui parut juste et vrai aux yeux de Memphis et d'Athènes devient surnaturel à nos yeux ; mais nous recevons l'histoire de leurs dieux toute nue, et ce récit nous divertit sans fatigue. Cette lecture devait être pour les anciens un exercice laborieux autant qu'un plaisir, alors qu'ils y cherchaient la révélation de tous les secrets de leur doctrine physique et religieuse. Nous n'en comprenons maintenant que ce qui se lie à la connaissance des mœurs : nous sommes enchantés surtout de leurs comparaisons si ingénieuses prises dans les objets qui touchent les sens. Cette partie séduisante n'est pourtant qu'accessoire ; ne nous trompons point sur le fond.

Après ces développements, je dois préparer mon lecteur à l'intelligence entière des choses que je vais lui soumettre. Il m'importe qu'il fasse d'abord connaissance avec les personnages introduits dans ma poétique. Me blâmera-t-il si, parodiant la pensée du Mahomet de notre scène, je m'écrie que, pour consacrer de nouvelles sciences[.]

Il faut de nouveaux dieux sur l'Hélicon français⁴[?]

Non, il m'accordera de l'indulgence, puisque mon effort tend à me rendre utile, en imprimant des vérités générales dans la mémoire, effet assuré des vers et des fictions qui les gravent en les ornant. Si je ne réussis pas, peut-être sera-ce par les fautes de mon exécution, et non par l'erreur de mon système : de plus habiles seront plus heureux que moi dans la carrière qu'il ouvre.

Débrouillons donc les matières : qu'il n'y ait ni chaos ni vapeurs, afin que tout soit net, ordonné, et que chaque point arrive clairement à la vue.

L'Olympe de l'Asie et de la Grèce n'est plus le nôtre ; je ne parcours ni le ciel ni l'enfer des Hébreux et des Chrétiens : où seront donc mes dieux, mes profondeurs ? dans le système de Newton, et les forces virtuelles du monde en seront les divinités.

Maintenant, les nommerai-je gravitation, répulsion, force centrale, force tangentielle ou de projectile ? Les uns ne m'entendraient pas, les autres critiqueraient mon défaut de goût, et me taxeraient de pédanterie. Il en serait de même pour les dénominations d'affinités chimiques.

Faisons donc en notre art, pour rajeunir les choses, ce que les sciences ont fait dans leurs nouvelles nomenclatures, pour les ranger avec ordre. Usons

⁴ Voltaire, *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète*, II, 5 : « Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ; / Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers », *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, The Voltaire Foundation, tome XXb, 2002, p. 209.

ici des secours que me prête l'harmonieuse langue attique, source de nos étymologies. Docile aux leçons d'Horace, notre législateur, qui conseille aux auteurs d'en extraire les expressions qu'ils ont besoin de créer, je vais composer les miennes comme le veut ce philosophe, titre formé lui-même de deux mots grecs.

La submersion de l'île *Atlantide*, dont a parlé Platon⁵, est le sujet de mon poème, qui porte le nom d'*Atlantiade*. Le suprême moteur du monde est *Théose*, dieu. L'intelligence universelle qui vivifie les créatures, est *Psycholie*, de ψυχη et de ολη, âme entière. Les deux forces des mouvements contraires centripète et centrifuge sont appelées, l'une, *Barythée*, de θεος, dieu, βαρυς, pesanteur; l'autre, *Proballène*, de pro, en avant, βαλλειν, lancer. La puissance, leur mère et épouse de Barythée qui balance leur équilibre et le fit naître, est *Nomogène*, de νομος, loi, et de γεινομαι, j'engendre. Le penchant curviligne de tous les corps mus à la fois dans l'espace par la gravitation et la projection, est le fils de Nomogène, le demi-dieu *Curgire*, nom qui exprime sa course circulaire ou elliptique. Voici donc tous les principes des grands mouvements déjà personnifiés.

Il reste à représenter les élections de cohésion⁶ et les adhérences au point de contact, la vertu chimique : elle qui, par ses combinaisons sous des quantités sans cesse variables, compose, avec un petit nombre de substances, tous les solides, les liquides, les gaz, les existences végétales et animales, la naissance, la mort et la reproduction. Je l'ai nommée *Syngénie*, de συν, ensemble, et de γενια, naissance, ou omogénéité [*sic*]. Enfin le fluide lumineux, qui, accompagné du feu, verse les couleurs dans l'univers, qu'il remplit de sa splendeur rayonnante, c'est *Lampélie*, de λαμπας, lumière, ηλιος, du soleil. La chaleur elle-même, par qui tout existe et meurt, et dont varient les degrés de température, termes d'où dépendent notre vie et notre dissolution, l'aurais-je offerte sous le nom de *calorique* que lui donnent les chimistes ? C'eût été, si je puis le dire, effaroucher les Muses. Elle est donc la sœur de Lampélie, la déesse *Pyrophise*, de πυρος, feu, et de φυσις, de la nature ; tels sont les agents dont la nature m'environne. On s'aperçoit enfin que partout mon univers poétique est peuplé ; mais on n'y peut discerner

⁵ Voir Platon, *Timée ou de la Nature* et *Critias ou de l'Atlantide*, dans *Ceuvres complètes*, éd. Léon Robin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, p 440 et surtout p. 535 et suiv.

⁶ Dans l'édition de 1812, Lemercier parlera ici des « affinités électives des molécules ou atomes », donnant ainsi une résonance immédiate au roman de Goethe paru en 1809 et traduit dès l'année suivante en français.

encore que les principes moteurs de la matière inanimée; ajoutons-y la force résultante de son organisation, et tout va sentir et respirer sous l'influence de la nymphe Bione, de βίος, la vie.

Je n'ai point encore parlé des puissances secondaires; telles que la nymphe *Électrone*, à qui je conserve presque le nom de l'électricité; et *Magnègine*, épouse de *Sider*, mots sortis de μαγνης, aimant, εγειν, conduire, et de σιδερ, exprimant le fer. On reconnaîtra que leurs hymens et leurs mouvements jaloux ne seraient pas moins fertiles en épisodes terribles ou gracieux, que les intrigues fabuleuses des dieux et des déesses de l'Olympe, si je possédais l'art des anciens pour les raconter agréablement. Les amours de l'Océan et de la Lune déifiée sous le nom de *Ménie*, et les rivalités d'*Helion*, dieu du Soleil, seront les emblèmes du mouvement des marées. Les ardeurs de la nymphe *Sulphydre*, étendue sur une couche de fer avec *Pyrotone*, deviendront l'image du feu fulminant, du soufre, de l'eau et des pyrites, dont les chocs volcaniques renverseront l'île Atlantide, où se passe une grande action de mon poème. Désormais, que toutes ces divinités marchent; un vieux génie encore mesurera leurs pas dans le monde, c'est l'analyse figurée par *Métrogée*.

Je prends donc, pour renouveler la poésie, la méthode qu'on a prise dans les sciences pour les rectifier. Bientôt les avantages que j'en attends ne seront plus un problème. En effet, comment bien personnifier et dramatiser des idées sous des noms vulgaires? Je suppose que les phénomènes révélés sous l'emblème des tourments de Prométhée fussent écrits didactiquement à la manière de Lucrèce, en serait-on touché, surpris, comme par l'aspect de ses chaînes, de son foie rongé d'un vautour, et de sa délivrance par Hercule? Qu'on décrivît la brutalité de l'ignorance qui ne voit rien que de l'œil du corps, épouvanterait-elle comme sous les traits hideux de Polyphème, aveuglé par un homme patient et sage? Que la Prudence cessât d'être Minerve, écouterait-on avec tant d'intérêt les conseils qui dirigent Ulysse? Que les dangers de la Volupté fussent tracés en discours, étonneraient-ils autant que la vue des compagnons de ce héros métamorphosés en pourceaux par Circé? Combien d'autres exemples à l'appui de ce que je projette! Ceux que je cite témoignent de plus avec quelle hardiesse et quel feu les anciens composaient leurs tableaux; nous expliquons tout dans les nôtres; eux laissaient tout deviner. De là leur grandeur et la simplicité de leur dessin.

Ce qui surtout importe, est la clarté: sur ce point, j'entrerai dans quelques considérations.

Quand les pensées d'un auteur se communiquent par des tours forcés et des expressions équivoques, c'est lui qui se rend inintelligible. Quand il dit

en termes propres ou justement figurés ce qu'il conçoit bien, et qu'on y soupçonne quelque chose d'obscur, c'est le lecteur qui n'entend point, soit faute d'être assez familiarisé avec les objets traités, soit que, manquant de connaissances préliminaires pour les atteindre, il ne les puisse pénétrer. Ajoutons qu'une fable allégorique a toujours deux faces, dont l'une est mystérieuse. Les aventures de Pluton et de Proserpine ne sont pas claires pour tous les esprits; il faut, pour en bien goûter la grâce, savoir que l'inquiétude de Cérès cherchant sa fille, et ne l'arrachant au dieu des enfers qu'au bout de six mois, est un emblème de la germination des semences cachées dans la terre qui les renferme, et dont les produits ne sortent de son sein que dans la saison favorable aux moissons.

Le poète n'est donc obligé de satisfaire toujours ceux qui ne sont pas initiés, que s'il se condamne à n'être jamais que superficiel. Ce qui est profond, écrivait le général Montécuculli⁷, est caché. D'ailleurs, il n'en est pas des chants d'un poème comme des vers dramatiques: sur la scène on ne choisit qu'un langage et des passions simples, dont le secret est connu de tous les cœurs; mais encore la haute politique en ses complications n'y est pas accessible au commun des spectateurs. Si nous examinons les opérations de l'esprit, nous apercevons qu'il ne saisit pas vite ce qui lui est neuf; la moindre démonstration sur une chose qui lui est étrangère l'arrête, le trouble, fatigue et détend son application. La phrase la plus droite lui paraît, en ce cas, affectée d'un sens douteux; un petit jeu de mots l'étourdit, s'il n'en a pas l'habitude. L'homme sérieux est presque sourd à l'ironie pointilleuse, et le plaisant se déconcerte à une définition grave. Ce que je dis là est compris facilement, parce que chacun sait cela et le dirait à sa manière. Mais si, composant un livre sur la justice, j'usais des termes du barreau, je serais moins jugé par tous les lecteurs que par les seuls magistrats. La haute poésie a ses modes, ses tours et ses créations particulières; et le genre pindarique, par exemple, n'est point goûté de toutes les oreilles. Est-il beaucoup de lecteurs, de versificateurs même qui sachent pourquoi les meilleurs éléments du style convenable à la tragédie sont rejetés de l'épopée? pourquoi elle en choisit que n'accueille pas celle-ci? et pourquoi les leurs sont dédaignés du chantre lyrique? Se rendent-ils compte des qualités qui distinguent sur un même sujet une noble stance d'une strophe? Que remarquent-ils? la mesure et le rythme des vers, et ils s'en fient à la dénomination de l'ouvrage pour juger bon ou mauvais, à titre d'ode, ce qui souvent n'en est

⁷ Raimondo Montecucoli (1609-1681), général et théoricien militaire italien, auteur de *Mémoires* traduits en français au XVIII^e siècle.

pas une. Ils ne songent pas que depuis des siècles tous les écrivains ont eu l'ambition d'en faire, et que quatre ou cinq seulement y ont réussi. Ils ignorent que les chœurs même d'*Athalie* et d'*Esther* auraient des grâces trop relâchées dans les odes d'un Alcée⁸ ou d'un Horace. L'essor, les bonds, l'emportement réglé que ce genre commande, leur semblent des écarts du délire, et son éclat éblouissant les offusque. Sur la foi de cette impression, ils méconnaîtraient la poésie la plus élevée, la plus brillante, comme ceux qui nieraient que les étincelles colorées du diamant et des cristaux fussent des jets de lumière, parce qu'ils sont plus vifs et plus pressés que les doux rayons du jour. Chantez une romance, tous les auditeurs sont séduits; peignez la vivacité attirante des yeux d'une jeune et belle courtisane et le plaisir en ses bras; peignez cette sorte de majesté douce qui règne au maintien de la pudeur et qui la protège; peignez ce que l'innocence prête de pureté à l'amour; peignez la mélancolie comparant le bruit des cascades au tumulte des cours, et une fleur qui se fane à la beauté, à la vie passagère, vos vers sont interprétés d'avance par la multitude. Mais tracez comme Hésiode, Homère et Virgile, au sixième livre de l'*Énéide* et dans ses *Géorgiques*, des lois physiques éternelles, vous aurez besoin de scholiastes après vous, et n'aurez ému d'abord que les grands hommes, les doctes, et les sages.

En rappelant les poètes fameux, j'accumule les preuves contre l'opinion qui accuse les sciences de glacer le génie. Qu'est-ce que l'imagination, sinon la faculté d'enfanter des images, comme son nom l'exprime? Et comment ses productions seraient-elles sublimes, si elles ne recevaient du jugement leur régularité, et du savoir leur abondance? Que nous peindra de vrai l'esprit qui ne réfléchira que l'erreur, et de majestueux celui qui ne scintillera que des fausses bleuettes⁹ de la mode et de la galanterie? Sans une raison éclairée, l'imagination, pleine de rêves, n'est que le transport d'un cerveau malade. J'ai tâché de relever cette vérité par quelques vers du poème dont je publie l'ordonnance [:]

Laisse, dit le Génie, une recherche vaine :
 L'Imagination, qui sans but se promène,
 Court, bondit vaguement à pas impétueux,
 Poursuit des visions, fantômes monstrueux ;
 Et d'erreurs en erreurs sans cesse vagabonde,
 Ne fait plus qu'un roman de l'histoire du monde.
 Celle qui ne s'émeut qu'aux évidents effets

⁸ Alcée de Mytilène, poète lyrique grec du VII^e siècle avant J.-C.

⁹ Le texte porte « bleuettes ».

Des causes se voilant sous la masse des faits,
 Qui, se les peignant mieux, en anime l'histoire,
 N'est point l'illusion, mais la vive mémoire
 Qui, rapprochant de soi tous les objets absents,
 Et frappant la raison à ses tableaux puissants,
 Colore avec splendeur la vérité chérie,
 Que fait vivre et briller la claire allégorie.
 Souvent sans fiction le vrai n'apparaît point :
 C'est ainsi que la ligne, et que l'arc et le point,
 Des mouvements du ciel immobiles figures,
 D'un trait imaginaire ont marqué leurs mesures :
 Les zones et la sphère en montrent les chemins,
 Comme parle la fable aux esprits des humains.

La comparaison qui termine ces vers m'aide à prévenir, ce me semble, le reproche de voiler par mes fictions les lumières newtoniennes que je veux célébrer. J'achèverai aussi de prouver que les vues reculées de l'esprit nécessitent toute son attention pour être atteintes nettement. Quelle que soit l'exactitude des sciences, il faut toujours qu'elles substituent des signes aux choses : ces signes-là sont fictifs. Le trait qui marque une courbe sur un plan ne représente le mouvement que parce qu'on suppose une suite de points par où passe un corps, et qui s'effacent après son trajet ; mais le trait qui reste fixé sur le plan tromperait, sans cet avis. Un point figurant sur le papier une molécule intégrante et indivisible ne serait pas aperçu de l'œil, s'il était aussi petit que l'atome qu'il rappelle à l'esprit ; et l'esprit lui-même ne peut comprendre que cet atome si petit *ait une solidité, et soit*, comme le dit Newton en son optique, *le centre de tout un chaos où réagissent des attractions* ; qu'enfin ce soit là comme un monde dans un vide imperceptible. Le point évident pour l'œil n'en est donc qu'une image. Eh ! pourquoi s'interpréterait-on moins bien les illusions allégoriques ? Eh ! pourquoi, si de tels sujets développés en prose réclament toute la fermeté de l'intelligence, voudrait-on les concevoir en poésie comme une chanson légère et facile ? J'insiste sur ces remarques, et j'y insiste en prose, parce que le vulgaire ne croit à rien de ce qu'on lui dit en vers.

Au reste, le seul désir d'imiter les anciens jusque dans le mode de leurs créations, me pousse à diviniser les principes fondamentaux que Newton a posés ; mon respect pour les gens instruits et mon ignorance me défendent de prétendre au titre de docte. J'épie les vérités, je les écoute, et n'ai pas le droit d'enseigner ; mon unique souhait est de plaire au public, et d'occuper mon âme par des études qui se dirigent vers un but. Cet aveu ne m'est pas dicté par cette feinte modestie qui trop souvent n'est qu'un recours de l'amour-propre ; hypocrisie que j'ai surprise dans la plupart des hommes,

depuis ceux qui entravent en rampant les réputations naissantes, et s'accroissent à celles qui sont faites, jusqu'à ceux dont l'orgueil s'inquiète des efforts de l'envie trop irritée par leur présomption dans le succès.

Sans vouloir donc me vanter d'un mérite que je n'ai pas, ni me dire moindre que je ne suis, je déclare qu'en m'attachant aux expériences qui servaient à mon dessein, j'ai quelquefois souri en moi-même de mes erreurs ou de ma maladresse, et que, pour régler mon discernement, j'ai ressenti le besoin de consulter ceux qui joignent les pratiques aux théories. Je désire que l'indulgence qu'a témoignée le public pour mes premiers essais fasse, en accueillant celui-ci, durer l'hommage que mon amitié rend à un professeur de chimie dont la complaisance égale les lumières et l'amour infatigable du travail : ces qualités distinguent éminemment la jeunesse de M. Thénard ¹⁰.

Mon cœur aime à payer ses dettes ; sa reconnaissance n'attend que les occasions de s'acquitter envers les personnes instruites qui, m'adoptant pour leur disciple, me rendent plus apte au plaisir de les entendre : tant j'estime que le savoir est précieux pour ceux qui s'adonnent aux Muses ou qui cherchent des forces contre les peines de la vie ! Quoi de plus puissant pour exercer son âme que l'étude de la nature ? Nous devenons les contemplateurs du plus grand spectacle en interrogeant les ressorts qui meuvent l'univers et les animaux qui l'habitent, et l'homme dont la raison n'est qu'un instinct plus complet que le leur. J'ai longtemps éprouvé que cette seule étude distrait les passions les plus dévorantes, et suspend la tristesse par un oubli qui charme le cœur.

La culture des sciences ne flétrit donc pas l'imagination ; les amours romanesques et les malheurs politiques, sujets de nos tragédies et de nos histoires, ne sont que des épisodes dans l'ensemble des choses. La nature, soumise aux lois de la création, me semble l'objet le plus digne d'être consacré par la poésie, puisque les anciens l'appelaient *la langue des Dieux*. Là, le vrai lui seul est le merveilleux ; il n'a besoin que d'être vu sous le prisme de l'art. Les vers ne doivent pas seulement constater et démontrer, mais transformer et embellir ; il ne faut pas qu'ils donnent des relations, mais des chants ; il faut surtout que le poète se pénètre de la simplicité des phénomènes ; qu'il observe que le jeu de quelques acides, de quelques alkalis, de quelques métaux, est le même qui se multiplie dans la masse de tous les corps ; qu'un grain de poussière, une goutte d'eau obéit aux mêmes impulsions que les mondes et leurs océans ; qu'une famille naît, existe, et

¹⁰ Professeur de chimie au Collège de France, Louis Jacques Thénard sera élu membre de la Classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut en 1810. L'édition de 1812 rendra aussi hommage au médecin Dupuytren.

meurt comme un royaume ; que le cœur des derniers du peuple bat comme le cœur des premiers des hommes : les petits intérêts qui agitent chacun d'eux sont pareils en tous et les régissent tous.

L'imagination n'inventerait rien qui ne cédât aux étonnantes réalités des résultats de la nature : les féeries n'ont point de baguette si souveraine ni de magie si rapide, que sa vertu et ses transmutations. Puissé-je le manifester un peu dans l'ouvrage que j'entreprends, et faire avouer que les poètes et les savants ne doivent se séparer ni se méconnaître ! Leurs procédés ne sont pas inconciliables, puisqu'ils marchent en leurs diverses routes conduits par un même projet, celui d'éclairer. Si les uns ont des sondes pour approfondir les causes de nos sensations, les autres ont des flambeaux pour discerner les sentiments.

Les fragments qu'on peut détacher de mon *Atlantiade* forment un tout sur les principes philosophiques de Newton. Je vais inscrire en tête une liste de personnages allégoriques, ainsi qu'on place les noms des acteurs qui figurent dans un drame théâtral. Cette précaution me paraît indispensable pour éclaircir mieux encore ma nouvelle *Théogonie*.

THÉOSE, dieu, principe de la création.

NOMOGÈNE, qui engendre les lois.

PSYCOLIE, âme universelle, déesse de l'intelligence.

SYNGÉNIE, puissance de l'affinité, nymphe.

BIONE, la vie.

BARYTHÉE, force centripète, fils et époux de Nomogène.

PROBALLÈNE, force centrifuge, frère de Barythée.

CURGIRE, mouvement curviligne, fils de Barythée.

LAMPÉLIE, lumière du soleil.

PYROPHISE, calorique, feu de la nature, sœur de Lampélie.

PYROTONE, feu fulminant, fils de Pyrophise.

SULPHYDRE, eau et soufre, nymphe.

ÉLECTRONE, déesse de l'électricité.

MAGNÈGINE, divinité de l'aimant.

SIDER, le fer.

LES AXIGÈRES, demi-dieux des pôles.

HÉLION, le soleil.

MÉNIE, la lune.

MÉTROGÉE, génie de l'analyse.

À NEWTON

Ô Lumineux esprit! qui léguas à notre âge
De ton profond savoir le brillant héritage,
Toi dont l'œil pénétra le sein de l'univers,
Grande ombre de Newton, je t'adresse mes vers!
Les tributs que des morts s'attire la mémoire,
Dégagés d'intérêt ne s'offrent qu'à leur gloire.
Ma muse aime à les rendre aux mânes triomphants,
Justement consacrés par le long cours des ans;
Sa louange en paraît plus sincère et plus pure.
Pardonne, grave époux de l'auguste Nature,
Si j'ose imaginer qu'un mortel avant toi
Put des moteurs du monde en apprendre la loi!
Fiction de mon art, cet emblème t'honore;
Ma fable à ton génie est un hommage encore:
Pour chanter les secrets dévoilés à tes yeux,
Il me fallut créer un confident des Dieux.